

CD. Belshazzar de Haendel par William Christie

cd événement. Belshazzar de Haendel par William Christie : le nouvel album des Arts Florissants (3 cd) ...

Prolongement de la tournée particulièrement applaudie réalisée en décembre dernier (Barcelone, Madrid, Londres et Paris), l'enregistrement de l'oratorio de Haendel : Belshazzar (King's Theatre, Haymarket, le 27 mars 1745) est édité en un coffret discographique étoffé, le 22 octobre 2013.

Belshazzar de Haendel par William Christie

C'est le premier titre du nouveau label créé par **William Christie** (« **Les Arts Florissants William Christie Editions** »). En 3 cd, l'oeuvre éblouit par la fine dramatisation ciselée par Bill l'enchanteur : la distribution regroupe plusieurs chanteurs particulièrement engagés. Allan Clayton dans le rôle-titre (feu cynique et barbare d'un jeune souverain dévoré par le pouvoir : son orgueil et sa vanité blasphématoire seront punis), chant mystique et éthéré de Iestyn Davies dans le rôle du prophète Daniel, surtout prière hallucinée et tendre de la mère de Belshazzar, Nitocris : le rôle étourdissant par ses vocalises et sa durée à travers la



partition permet à la soprano Rosemary Joshua d'insuffler au rôle maternel toute la compassion enivrée souhaitée par Haendel.

Aux côtés des solistes, l'orchestre et le chœur des Arts Florissants (tour à tour, babyloniens, perses et juifs) restituent la chair palpitante d'un oratorio de la maturité, véritable opéra spirituel sur le sujet des vanités humaines. Comme le précise le superbe visuel de couverture, Belshazzar narre la chute d'un politique trop orgueilleux. Avec ce premier album amorçant la naissance de son propre label, William Christie réalise un nouvel accomplissement. **CD événement, élu coup de coeur de la rédaction de classiquenews.**

Handel : Belshazzar. Allan Clayton (Belshazzar), Rosemary Joshua (Nitocris), Sarah Connolly (Cyrus), Iestyn Davies (Daniel), Neal Davies (Gobrias). Les Arts Florissants. William Christie, direction. 3 cd Les Arts Florissants, William Christie Editions. **Parution annoncée le 22 octobre 2013.**



Exposition. Un air de Renaissance, la musique au XVIème siècle

Exposition. Un air de Renaissance, la musique au XVIème siècle, Château d'Ecouen, du 11 septembre 2013 au 6 janvier 2014 ...

Exposition, Ecouen

La musique au XVIème : » Un air de Renaissance «

Château d'Ecouen, du 11 septembre 2013 au 6 janvier 2014



Contrairement à la civilisation Baroque à présent bien connue, jamais **la musique de la Renaissance** (en particulier celle du XVIème siècle) n'avait été le sujet d'une exposition thématique. Justice est faite à présent grâce à la rétrospective présentée **au Château d'Ecouen à partir du 11 septembre 2013**. Dès la fin du XVè et surtout au XVIème siècle, la pratique musicale est au coeur de la société : sacrée et d'une écriture de plus savante chantée dans les églises par les voix d'enfants et d'hommes (les femmes étant exclues des lieux de cultes) ; c'est aussi un essor

nouveau de la musique de chambre vocale et instrumentale, pratiquée dans le noyau familial, bourgeois, aristocratique et royal, s'appuyant sur le concours de l'épinette, du luth, de la viole ... La pensée réformée favorise l'expérience musicale dans l'espace privé donnant naissance à une nouvelle pratique amateur particulièrement active. L'impression des partitions en plein développement permet une large diffusion des oeuvres distinguées par le goût des amateurs ; les musiciens et compositeurs se professionnalisent aussi, sachant se » vendre » auprès des Cours demandeuses, soucieuses de prestige culturel et musical.

L'alliance de la poésie et de la musique se réalise dans l'art

princier et noble du madrigal (d'origine italienne) dont le souci de caractérisation du verbe suscite une nouvelle écriture émancipée du tissu strictement polyphonique, vers la structure monodique avec basse continue ...

L'individualisation des tempéraments se précise et profite d'un marché alors naissant : de grandes figures s'imposent alors à l'échelle européenne, malgré le contexte des guerres de religion : Josquin des Prés, Vittoria, Lassus, Claude Goudimel, Claudin de Sermisy, Albert de Rippe, Jacques Arcadelt, Tallis ... Chacun prépare au sommet monteverdien, à l'aube – baroque : 1607 – de l'Orfeo qui est autant l'aboutissement de l'esthétique de la Renaissance que la première oeuvre relevant d'une pensée proprement baroque.

Le parcours de l'exposition rassemble instruments et partitions, manuscrits et tableaux restituant à la musique le rôle social, symbolique et politique qu'elle occupe pendant la Renaissance (XVème et XVIème siècle). Exposition événement. Compte rendu plus développé de l'exposition Un air de Renaissance, à venir sur classiquenews.com

Un air de Renaissance, la musique au XVIème siècle. [Musée national de la Renaissance, Château d'Ecouen, du 11 septembre 2013 au 6 janvier 2014.](#) Renseignements au 01 34 38 38 50

Illustration: Paolo Zacchia : Portrait d'un joueur de viole (vers 1545). Paris, Musée du Louvre. © RMN Grand Palais / Franck Raux

CD. Philippe Jaroussky. Airs de Porpora pour Farinelli (1

cd Erato)

CD. **Philippe Jaroussky. Aires de Porpora pour Farinelli** (1 cd Erato) ... Après un précédent album Virgin classics dédié au mezzo ample de [Giovanni Carestini](#) (1705-1760), rival de Farinelli et castrat vedette de Haendel à Londres, le phénomène **Philippe Jaroussky** s'intéresse pour le label Erato ressuscité, au mythe castrat, **Farinelli** dont on sait combien sa flexibilité de sopraniste avait ébloui à son époque. A la source du miracle Farinelli, Nicolo Porpora, compositeur qui fut son maître et son mentor à Naples pendant sa formation de chanteur. Car il s'agit aussi de restaurer la stature et l'oeuvre de celui qui façonna Farinelli à Naples : Porpora.

Jaroussky privilégie surtout les airs que Porpora a composé pour son élève favori, le plus doué de sa génération, ceux spécifiquement doux, centraux, plutôt lyrique voire élégiaque c'est à dire d'une virtuosité médiane, plutôt confortable pour sa tessiture : en témoigne le très développé air d'Acis, issu de Polifemo (Londres 1735) : Alto

Giove ... qui suit la prière en duo des deux amants, deux coeurs à jamais inséparables (Placidetti zefiretti chanté avec la complicité de Cecilia Bartoli). l'Alto Giove d'Acis (Acis) pose clairement le cadre d'une écriture napolitaine purement virtuose et extatique qui met surtout en avant la puissance nuancée de la voix sur un mode langoureux et très intérieur (Acis remercie la protection de Jupiter qui le comble en lui restituant son aimée, Galatée).



Langueur et pâmoison de Porpora

La langueur et la déploration semblent d'ailleurs couronner l'inspiration de Porpora pour son élève dans cet autre lamento extrait d'Orfeo créé aussi à Londres en 1736, et composé au moment où l'élève quitte son professeur et père, pour Madrid. Orfeo est le dernier opéra qui associe les deux tempéraments. Déchirement à peine pudique, et d'une écriture moins démonstrative qu'intérieure : c'est l'époque (1732) où le castrat adulé dans toute l'Europe reçoit les conseils de l'Empereur Charles VI à Vienne (chantez plus beau moins spectaculaire). Inflexion nouvelle qui colore son chant comme sa technique d'une profondeur et d'une gravité renouvelées. De fait, l'activité de Farinelli sur la scène d'un théâtre s'achève en 1737, marquant aussi la rupture de collaboration entre Porpora et son élève. En outre, la notice accompagnant le texte des airs, précise sans l'élucider, un incident dans les relations du père au fils, du maître à l'élève : Porpora qui se serait rendu » coupable » d'une mauvaise action à l'égard de son élève, paraît en 1759 sous la plume de Métastase qui écrit à Farinelli, implorant de ce dernier une mansuétude bienheureuse pour le pauvre compositeur s'enfonçant dans la solitude, l'oubli et la misère.

De tous ces airs ciselés, émane un esthétisme de contemplation vocale, suspension et vertiges, pâmoison, surtout comme on l'a dit langueur. Un goût qui allait détrôner Handel à Londres au début des années 1730.

Si la voix de Jaroussky est encore capable de legato, on regrette tout au long du récital un manque de vrais nuances, une palette finalement restreinte dans la caractérisation poétique des arias : toutes sont abordées de la même façon rendant interchangeable chaque texte et chaque situation. Les défauts de la voix évoluant, on note aussi les mêmes nouvelles

limites du chant que dans son dernier album dédié à Jean-Christien Bach, en particulier dans le passage dans les aigus, ces derniers étant souvent tirés, à peine couverts ; même l'agilité du premier air, de pure virtuosité (air d'Alceste d'Arianna e Teseo, Florence 1728) demeure souvent tendue, crispée, plus convulsée qu'agile et coulante.

Autre air parmi les inédits du présent récital, celui d'Achille (plage 9 : Nel già bramato petto) extrait d'Ifigenia in Aulide (Londres, 1735) : Ifigenia affronte alors à Londres la concurrence d'Alcina de Haendel associé à son castrat vedette, Carestini : au mérite de Porpora revient ici la fine caractérisation d'une âme saisie dans les rets d'un amour incertain qui s'exprime ici naturellement offrant d'Achille, le portrait d'un cœur inquiet dont Jaroussky transpose idéalement les déchirures premières, comme les attermoissements d'une âme atteinte qui va s'évanouir. Cet ample air de 8mn30 est aussi une sorte de lamento tragique qui s'étire au fil des phrases du texte de déploration émotionnelle.

C'est donc plus dans les lamentos languissants, amoureux ou déploratifs, à la tessiture médiane donc plus confortable plutôt que dans les airs de caractère et d'agilité que le contre ténor français réussit à convaincre : de ce point de vue l'air de Mirteo de Semiramide riconosciuta (Venise 1729) est aussi le mieux investi, bénéficiant d'une assise vocale plus assumée et visiblement plus à l'aise (sauf les quelques suraigus systématiquement tirés).

A ses côtés, Andrea Marcon assure un continuo honnête, qui pourtant mériterait nuances plus subtiles dans l'intériorité des airs alanguis, essentiellement introspectifs que nous venons de distinguer.

Philippe Jaroussky : Porpora, arias pour Farinelli (1 cd Erato). Venice Baroque Orchestra. Andrea Marcon, direction

[Lire aussi notre dossier Les Castrats et Haendel](#)

Livres. Alain Galliari : Richard Wagner ou le Salut corrompu (Le Passeur éditeur)

Livres. Alain Galliari : Richard Wagner ou le Salut corrompu (Le Passeur éditeur) ... Voici le texte d'un sceptique que la musique de Wagner ennuie (lire à ce titre l'avant-propos). Pourtant, le sujet de sa réflexion dévoile tout ce que le théâtre wagnérien peut susciter de débats et de polémiques féconds. Loin d'assécher la perception du théâtre wagnérien, c'est un nouveau texte qui relance et éclaire sa profonde richesse sémantique.

En dehors de la foi chrétienne, le héros wagnérien, et Wagner lui-même-, exprime une quête irrépressible de salut... Mais de quel salut s'agit-il ? Telle est la question centrale posée par cet essai des plus intéressants.

Livre événement

Wagner ou le Salut corrompu

de Alain Galliari (Le Passeur éditeur)

En brossant le portrait de chacun des héros lyriques conçus par Wagner, du Holandais maudit (Le Vaisseau fantôme, 1841) à Parsifal (1879), l'auteur interroge cette recherche clé qui est au centre de la question théâtrale wagnérienne : la place du héros / le rôle de l'artiste.

Le Salut wagnérien en question ...

En s'appuyant sur les mots précis et les formulations contenues dans les livrets de Wagner, écrits par le compositeur poète, le texte analyse comment l'anticléricalisme premier de Wagner, conduit le compositeur à concevoir une nouvelle scène lyrique où le héros devenu sauveur et roi-prêtre (cumulant toutes ses fonctions dans Parsifal) prend jusqu'à la place de l'Elu, du Messie lui-même.

En complétant aussi sont texte par les éclairages de Claudel ou de Nietzsche (tous deux d'abord enthousiastes puis sceptiques quant au message wagnérien : « Wagner n'a médité aucun problème plus intensément que celui du Salut. » précisait Nietzsche), l'auteur élargit encore sa propre compréhension du salut wagnérien, un salut ambigu, ambivalent, » corrompu » comme l'envisage le titre de cet essai. En dépit des apparences, ce salut n'a rien de chrétien ni de mystique : il affirme le retour d'un ordre pour prendre la place de Dieu lui-même. Vision blasphématoire et purement égocentrique que porte un désir essentiellement personnel ... Qu'on adhère ou pas à cette relecture subjective, le sujet mérite amplement d'être débattu en cette année du bicentenaire Wagner 2013.

Au total, l'auteur traverse sous cet angle thématique la plupart des grands livrets de Wagner : Tannhäuser, Tristan et Le Vaisseau Fantôme, Lohengrin et évidemment Parsifal. Il y manque Rienzi et surtout l'argument défendu dans le Ring ... peut-être le sujet de prochains chapitres complémentaires ? Habité par cette question centrale relevant de son identité et



ALAIN
GALLIARI

Richard Wagner
ou le Salut corrompu

2013, bicentenaire
de la naissance de Wagner

LE PASSER

de sa vocation, Wagner pourtant » sauvé » grâce à sa double rencontre au même moment (1864) avec Cosima et Louis II de Bavière, poursuit cette interrogation qui inspire ses pages les plus convaincantes ... y compris dans les dernières pages composées pour le Ring et donc Parsifal. Cette obsession du salut est d'autant plus méritante qu'il tend à sublimer son théâtre par une question éminemment morale, le conduisant vers une poétique universelle qui intéresse la raison d'être de tout individu. Il est donc tout à fait pertinent de poser ainsi la question et de lui consacrer un essai, d'autant plus captivant qu'il est ici très argumenté.

Incidentement, telle une double lecture entre les lignes, c'est aussi l'interrogation du musicien sur son état et son statut d'artiste qui se précise peu à peu. Le poète créateur et démiurge face à la société des hommes, face à son propre destin ... dommage que l'auteur n'ait pas franchi clairement le pas et inscrit l'ambition personnelle de Wagner dans cette quête continûment formulée dans chacun de ses ouvrages. Le salut dont il s'agit, serait alors non de nature spirituelle et désintéressée mais – plutôt qu'esthétique-, précisément et matériellement narcissique. Wagner avait un orgueil démultiplié, et une claire conscience de sa mission salvatrice vis à vis de l'histoire de l'art germanique. On ne s'étonne plus dès lors que le salut dont il est question l'intéresse au premier plan, en lui accordant la première place.

Alain Galliari : Richard Wagner ou le Salut corrompu. Essai.
Date de parution : 5 septembre 2013. Livre papier : 16,90 €
(130×200 mm, 160 pages). Livre numérique : 6,99 €. Editions Le Passeur. ISBN : 978-2-36890-040-6

CD. Jonas Kaufmann, ténor (Best of, 1 cd Decca 2013)

CD. Jonas Kaufmann, ténor : best of, récital Verdi, Puccini, Wagner, Bizet, Massenet ... 1 cd Decca 2013 ...

Quelle ivresse vocale et quelle splendeur dramatique ... Kaufmann est bien le ténor allemand, mozartien, schubertien, wagnérien d'une totale conviction à ce jour. Le récital Decca édité en septembre 2013 laisse ... émerveillé par tant d'intelligence stylistique. Son Don Carlo de Verdi exprime le désarroi d'un prince défait et détruit ; comme son Werther est d'une étoffe noire, tragique et tout autant digne, blessée mais intense. Son italien comme son français (Faust de Gounod, immédiat, saisissant) sont plus qu'acceptables : racés, mordants, incarnés.

Irrésistible Kaufmann

L'équilibre régnant sur ce récital étonnant, on y retrouve autant de germanisme que de ... vérisme. Ses Puccini (Cavaradossi excellent), dans le sillon des Verdi (stylés), font aussi place aux non moins très bien défendus : Giodano (Fedora), surtout Cilea (L'Arlesiana : superbe lamento de Federico : lyrique et épique, tendre et habité, éperdu et amer)... tant de versatilité assumée et



crânement caractérisée

(psychologiquement et dramatiquement) laisse sans voix.

Comme il est envisagé dans le choix du visuel de couverture, Jonas Kaufmann cultive volontiers son côté bad boy, un travers marketing sur lequel surfent aussi ses confrères barytons basses chez DG, René Pape ou Bryn Terfel ... mais sous le regard noir et l'oeil fixateur du ténor se dévoile aussi un âme entière et passionnée taillée pour les rôles les plus romantiques voire désespérés. On aurait du mal à le croire foncièrement mauvais et maléfique tant son timbre exige naturellement l'embrasement des héros ivres et passionnés, amoureux et désirants.

Côté inédits, propres au programme : *Apri la tua finestra* d'Iris de Mascagni laisse s'épanouir ce feu sombre et noir du ténor allemand (va-t-il suivre les pas d'un Domingo durable et même ressuscité depuis son nouveau timbre de baryton ?). Et Cécilie de Strauss dans sa somptueuse version orchestrale scintille elle aussi d'un feu, ou plutôt d'un torrent d'effluves porté par un pur désir : Kaufmann nous promet-il ainsi un prochain récital straussien ? Nous en sommes déjà impatients.

Le ténébreux sait aussi séduire d'une voix languissante, d'une nostalgie suspendue murmurée : comme sa consœur Renée Fleming elle aussi dans son dernier récital titre (*Guilty Pleasures*), Jonas Kaufmann choisit *Ombra di Nube* de Licinio Refice, une mélodie qui convient idéalement à son timbre passionné de jeune héros sacrifié.

Son Tamino mozartien puis Huon wébérien ont une grâce et une légèreté irrésistibles. Mais le ténor sait autant mordre et accrocher excellemment chaque mot du texte.

S'il n'était qu'un rôle qui le rend à nos yeux inégalable, c'est à dire bouleversant, gardons au sommet, son Siegmund (*Walkyrie* de Wagner) que nous connaissions déjà sous la direction (si limpide et liquide) de Claudio Abbado (l'air était précédemment au programme de son précédent album récital chez Decca) : sens du verbe, éloquence lyrique, ivresse

sentimentale, palpitation de chaque instant, voici un Wagner idéal servi par un interprète en état de grâce : il est vrai en fusion totale avec la baguette envoûtante d'Abbado. Dans la diversité réussie de chaque rôle, Jonas Kaufmann est bien le plus grand ténor actuel. Récital événement.

The best of Jonas Kaufmann, ténor. Récital best of : Verdi, Puccini, Leoncavallo, Ciliea, Mascagni, Bizet, Gounod, Massenet, Strauss, Weber, Mozart, Wagner. 1 cd Decca 478 5943

Livres. Richard Wagner (Oussenko, Poncet, éditions Eyrolles)

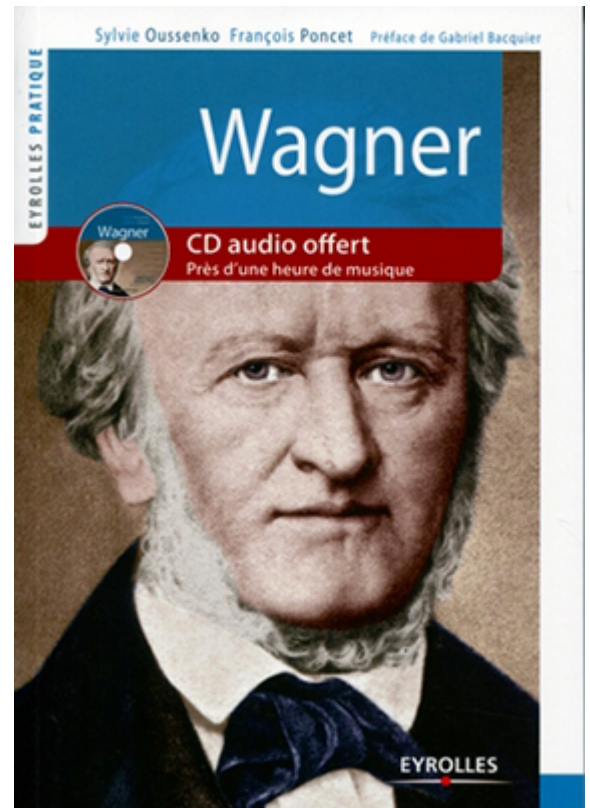
Livres. Richard Wagner par Sylvie Oussenko, François Poncet (Eyrolles) ... Est-ce parce que la correspondance entre Wagner qui aimait les formules compassées archaïsantes, et Louis II de Bavière son jeune admirateur fortuné prêt à s'enflammer à la moindre déclaration, était aussi boursouflée qu'une commode second empire que les auteurs de cette biographie éditée par Eyrolles pour le bicentenaire Wagner, optent résolument pour un style serré, condensée, factuel ... voire sec ?

Nouvelle biographie de Wagner chez Eyrolles

Le souci de la précision et des phrases courtes apporte une clarté à laquelle manque parfois un vrai travail de synthèse et de vision personnelle de la vie et de l'oeuvre. Cependant, les commentaires des oeuvres (les plus importantes, du Vaisseau Fantôme à Parsifal) se trouvent les plus développés avec le Ring dont la trame dramatique de Prologue en journées et d'actes en actes est particulièrement approfondie (preuve d'une passion désireuse de partager ses champs d'exploration) commettant parfois des digressions et délires assez contestables.

Néanmoins, la structure chronologique suit bien la formation suractive et hautement artistique du génie musical, bien que soient mis sous silence la question de l'identité fondamentale (qui est mon père ?) chez Wagner ; celle de son antisémitisme viscéral ; celle enfin de l'évolution formelle des opéras, des ouvrages du début meyerbeeriens (Rinzi) aux légendes poétiques (Le Vaisseau Fantôme, Tannhäuser, Lohengrin), puis au festival philosophique (le Ring) puis mystique (Parsifal) ... sans omettre sa propre vision de l'idéal féminin (pilier de son équilibre et de son essor artistique : Cosima en sera l'incarnation finale hautement célébrée et plutôt elle aussi hyperactive pour le culte de son mari ...) : ce dernier point aurait mérité une partie dédiée, illustrée par la figure des héroïnes telles qu'elles apparaissent dans les opéras successifs : de Senta à Elisabeth et Elsa, de Brunnhilde et Sieglinde à Kundry ...

En 219 pages, et 1 cd d'extraits musicaux, la présente biographie demeure une bonne entrée en matière : on reste séduit par l'homme protéiforme qui se dresse page après page,



avec à l'issue de chacune d'elles, le désir d'en savoir davantage. De ce point de vue, le but fixé par les auteurs a réussi son pari éditorial.

Wagner. Sylvie Oussenko, François Poncet. Eyrolles pratique, 219 pages. 10€. N° ISBN : 978-2-212-55209-6. Dépôt légal : janvier 2013. + 1 CD : 50'06.

Wagner : le Crépuscule des Dieux

Wagner : Le Crépuscule des dieux. Paris, Opéra Bastille, du 21 mai au 16 juin 2013 ... Jamais la musique de Wagner n'est aussi vénéneuse que dans le Crépuscule des Dieux. Les 3 actes, précédés du prologue (où les Nornes disparaissent après n'avoir pas pu éviter que se rompe le fil des destinées... préfiguration de la chute des Dieux annoncée), expriment les puissantes forces psychiques qui affrontent le destin du couple magnifique : Siegfried et Brünnhilde, au clan recomposé des Gibishungen...

L'orchestre suit en particulier tout ce qu'éprouve Brünnhilde, tout au long de l'ouvrage, tour à tour, ivre d'amour, puis écartée, trahie, humiliée par celui qu'elle aime : Siegfried trop crédule est la proie des machinations et du filtre d'oubli ... une faiblesse trop humaine qui la mènera à la mort. Le héros se laissera convaincre de répudier Brünnhilde pour épouser Gutrune ...

Musique de l'inéluctable

Mais Brünnhilde est elle aussi manipulée par l'infâme Hagen. Le fils d'Albérich (qui surgit tel un spectre au début du II), intrigue et complot... forçant l'amoureuse à dévoiler le seul point faible du héros : son dos. Siegfried périra donc d'un coup de lance sous la nuque. Wagner compose alors l'une des pages les plus saisissantes du Ring pour exprimer la mort de Siegfried. C'est que la malédiction qui



menace l'édifice, porté tant bien que mal par Wotan jusqu'à l'opéra Siegfried, se réalise finalement et l'anneau ira irrésistiblement aux filles du Rhin, ses véritables propriétaires. Entre temps, les hommes ont révélé leur vraie nature : dissimulation, fourberie, complots, coups bas, hypocrisie, manipulation, barbarie criminelle... Si dans l'Or du Rhin, Wagner avait représenté l'esclavage des opprimés sous le pouvoir d'Albérich le Nibelung, – portrait visionnaire des masses asservies par l'ultracapitalisme –, le Crépuscule des Dieux cultive une tension tout aussi âpre et mordante mais moins explicite. La musique et tout l'orchestre cisèle en un chambrisme subtil, l'océan des complots tissés dans l'ombre, l'impuissante solitude des justes dont évidemment Brünnhilde.

Car c'est bien la Walkyrie déchue, la véritable protagoniste de ce dernier volet qui voit la fin des dieux et ... de la civilisation. Face aux agissements de Hagen et son clan matérialiste, Brünnhilde prône la vertu de l'amour, seule source tangible pour l'avenir de l'humanité.

Rien n'est comparable dans sa continuité à l'ivresse hypnotique de la partition du Crépuscule des dieux. Le Voyage de Siegfried sur le Rhin, les retrouvailles avec Brünnhilde, le sublime prélude orchestral qui précède l'arrivée de Waltraute venue visiter sa soeur Walkyrie, le trio des conspirateurs à la fin du II, la mort du héros puis le grand monologue de la Brünnhilde sur le bûcher final sont quelques uns des jalons de l'épopée wagnérienne, l'une des plus incroyables fresques lyriques de tous les temps.

Richard Wagner

Le Crépuscule des Dieux

Philippe Jordan, direction

Günter Krämer, mise en scène

[Paris, Opéra Bastille. Du 21 mai au 16 juin 2013](#)

Puis du 18 au 26 juin 2013 : le festival Ring 2013

clé pour comprendre Wagner,
à propos du Crépuscule des dieux

Au moment où Philippe Jordan poursuit son travail (admirable) sur l'orchestre de Wagner en dirigeant en mai et juin 2013, le dernier volet du Ring, Le Crépuscule des dieux, classiquenews partage sa passion de la musique de l'auteur de Tristan et souligne la réussite du compositeur dramaturge, en particulier dans la réalisation de son écriture orchestrale. C'est peu dire que le musicien fut un immense symphoniste, peut-être le plus grand de l'ère romantique ...

On ne dira jamais assez le génie de Wagner quand hors de l'action proprement dite, par exemple concrètement :

l'enchaînement et la réalisation des tractations infâmes de l'abject Hagen contre le couple Siegfried et Brünnhilde, le compositeur sait s'immiscer dans la psyché de son héroïne pour exprimer tout ce qui la rend grande et admirable : prenez par exemple l'intermède orchestral du I, assurant la transition entre la scène 2 et la scène 3 : alors que le spectateur découvre le gouffre démoniaque qui habite le noir Hagen digne fils d'Albérich – le rancunier vengeur et amer, Wagner nous transporte vers son opposé, lumineux, clairvoyant, loyal et capable de toute abnégation au nom de l'amour : Brünnhilde.

éclat des interludes symphoniques

Il n'est pas de contraste plus saisissant alors que ce passage orchestral qui étire le temps et l'espace, passant des abîmes ténébreux où le mal règne sans partage vers le roc où se tient la Walkyrie déchue : le chant des instruments (clairein, puis hautbois, enfin clarinette) dit tout ce que cette femme sublime a sacrifié, trahissant la loi du père (Wotan), accomplissant l'idéal terrestre de l'amour pur et désintéressé (pour Siegfried) ... Wagner précise les didascalies : la jeune femme assume sa condition de mortelle et contemple l'anneau par la faute duquel tout est consommé et qui dans son esprit pur incarne a contrario de la malédiction qui s'accomplit, le serment amoureux qui la relie à son aimé ... Bientôt paraît Waltraute sa soeur, Walkyrie venue du Walhalla de leur père pour récupérer l'anneau (car toujours toute action tourne autour de la bague magique et maudite : Wotan sait que s'il récupère l'anneau, son rêve politique et l'enfer qu'il a suscité, disparaîtra) ...

Wagner excelle dans la combinaison des thèmes ; tous tissent cet écheveau de pensée et de sentiments mêlés qui dans l'esprit de Brünnhilde fonde son destin d'amoureuse entière et passionnée, de femme et d'épouse bientôt bafouée, sans omettre l'immense source de compassion qui anime cet être miraculeux touché par la grâce ... car bientôt, son vaste monologue final permettra de conclure tout le cycle, en une scène d'ultime sacrifice (comme dans Isolde). Il faut mesurer dans l'accomplissement de cet interlude de près de 6mn (selon les versions selon les chefs) tout le génie de Wagner, dramaturge psychologique, dont l'écriture sait étirer le temps musical, abolir espace et nécessité de l'écoulement dramatique, atteignant ce vertige et cette effusion dont il reste le seul

à détenir la clé sur la scène lyrique ... Cet interlude est un miracle musical. La clé qui appréciée pour elle-même pourrait faire aimer Wagner absolument.

Illustration : *Brünnhilde et son cheval Grane ... La Walkyrie par compassion pour les Wälsungen (Siegmond et Sieglinde) recueille leur fils Siegfried, l'épouse bravant la loi du père Wotan. La fière amoureuse allume le grand feu purificateur au dernier tableau du Crépuscule des dieux (Götterdämmerung) pour rejoindre dans la mort son époux honteusement assassiné par Hagen ...*

L'Aiglon (Ibert, Honegger, 1937)

Tours, Opéra. L'Aiglon (Ibert, Honegger, 1937), les 17, 19 et 21 mai 2013 ...

Après l'Opéra de Lausanne (Suisse), l'Opéra de Tours se passionne pour L'Aiglon, opéra de 1927, signé par le duo de compositeurs : Ibert et Honegger... 3 dates événement les 17, 19 et 21 mai 2013.

C'est le temps fort de la saison lyrique 12-13 de l'Opéra de Tours : L'Aiglon occupe la scène tourangelle, une œuvre au noir, moins politique que psychologique, portée entre autres par la confrontation de plus en plus terrifiante entre le prince de Metternich (Franco Pomponi) et le jeune Duc de Reichstadt (remarquable Carine Séchaye)... Drame historique surtout huit-clos à deux figures (fantastique effrayant de l'acte II), la production lyrique présentée par l'Opéra de Lausanne et donc reprise à Tours en mai, est un spectacle incontournable.



Créé en 1937, l'opéra L'Aiglon évoque la carrière dérisoire du fils de Napoléon. Proclamé roi de Rome à sa naissance en 1811, Napoléon II « régna » quelques jours de 1815 ; mais si son père abdique en sa faveur, les Alliés préfèrent Louis XVIII. Après l'Empire, et ses aspirations décevantes, retour de la monarchie. A Vienne, le jeune héritier encombrant, devient le duc de Reichstadt, et vit cloîtré au Palais de Schönbrunn, auprès de son grand-père maternel François II, empereur d'Autriche, sous la surveillance étroite voire obsessionnelle du ministre Metternich...

Un Duc de 20 ans, aux ailes brisées...

Le texte de Rostang brosse son portrait en 1831, lorsque les révolutions libertaires européennes laissent espérer un nouveau monde, débarrassé des despotismes monarchiques pour... le retour du fils de Napoléon. On lui fait miroiter de vaines illusions de pouvoir : il a alors 20 ans, l'âge de toutes les illusions et de toutes les manipulations. Trop occulté par l'ombre du père, Napoléon Bonaparte, soumis voire humilié par l'intraitable chancelier Metternich, le jeune homme meurt à propos, de tuberculose en 1832... Auparavant s'exalte et s'enflamme une âme lyrique avortée, pourtant capable d'une ardeur régénérée (Acte IV, la plaine de Wagram : quand

l'Aiglon imagine la bataille victorieuse aux côtés de son compagnon fidèle, l'ex grognard Flambeau lequel mourant, imagine soudain qu'il meurt en combattant)...

Ibert, Honegger

L'Aiglon

1937

D'après la pièce d'Edmond Rostand, adaptée par Henri Cain

Mise en scène : Renée Auphan d'après Patrice Caurier et Moshe Leiser

[Tours, Grand Théâtre Opéra](#)

[Vendredi 17 mai 2013, 20h](#)

[Dimanche 19 mai 2013, 15h](#)

[Mardi 21 mai 2013, 20h](#)

Verdi: La Traviata, nouvelle production. Emmanuelle BastetAngers Nantes Opéra, du 26 mai au 16 juin 2013

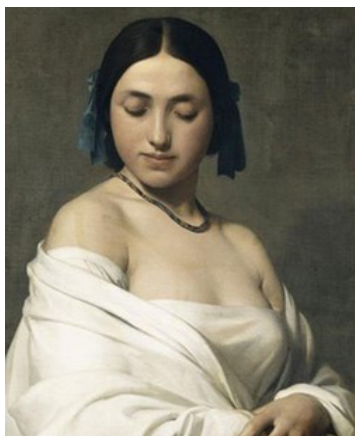
Nouvelle Traviata à Nantes et à Angers... Pour clôturer sa saison 12-13 en beauté, ANO Angers Nantes Opéra met comme toujours l'accent sur la réalisation et l'approfondissement théâtral des productions présentées : fidèle à un travail déjà développé avec la metteure en scène Emmanuelle Bastet dont on se souvient à Nantes et à Angers d'un regard à la fois tendre, sensuel, esthétique opéré sur Lucio Silla de Mozart...

Verdi : La Traviata

Angers Nantes Opéra : nouvelle Traviata événement, du 26 mai au 16 juin 2013 ...

Pour clôturer sa saison 12-13 en beauté, ANO Angers Nantes Opéra met comme toujours l'accent sur la réalisation et l'approfondissement théâtral des productions présentées : fidèle à un travail déjà développé avec la metteure en scène Emmanuelle Bastet , voici une nouvelle production de La Traviata, bicentenaire 2013 oblige mais avec le regard neuf et sensible, celui d'une femme scénographe dont le justesse et la vérité, ont le plus souvent séduit hors des poncifs scéniques. Nouvelle production événement, à Nantes puis à Angers, du 26 mai au 16 juin 2013... soit dates 7 incontournables. Production coup de coeur de Classiquenews.com.

Réalisme romantique alla Verdi



Pour clôturer sa saison 12-13 en beauté, ANO Angers Nantes Opéra met comme toujours l'accent sur la réalisation et l'approfondissement théâtral des productions présentées : fidèle à un travail déjà développé avec la metteure en scène Emmanuelle Bastet dont on se souvient à Nantes et à Angers d'un regard à la fois tendre, sensuel, esthétique opéré sur Lucio Silla de Mozart puis surtout Orphée et Eurydice de Gluck, voici une nouvelle production de La Traviata, bicentenaire 2013 oblige mais avec le regard neuf et

sensible, celui d'une femme scénographe dont le justesse et la vérité, ont le plus souvent séduit hors des poncifs scéniques. De ce fait, rares les mises en scène de *La Traviata*, sommet de la carrière lyrique de Verdi et nouveau jalon du romantisme lyrique italien, défendues par des femmes : le principe est prometteur et devrait éclairer des facettes oubliées ou atténuées de la courtisane parisienne dont le mythe est d'abord littéraire, écrit par un témoin inconsolable, Alexandre Dumas fils (*La Dame aux camélias*) qui laisse le portrait réel et fantasmé d'Alphonsine Plessis dite Marie Duplessis, morte détruite et ruinée à l'âge canonique de... 23 ans. Il y a assurément du *Manon* chez Marie : une fragilité féminine qui enchante et bouleverse. Historiquement la Duplessis comme les grande courtisane du XVIII^e, envoûta les sens de Dumas II puis ceux de Liszt. Mais il se dessine chez Verdi, un réalisme sentimental qui éprouve la scène romantique édulcorée et annonce déjà le naturalisme de Zola (*Nana*), voire le vérisme d'un Puccini (quand il se passionne lui aussi pour une autre courtisane *Manon Lescaut* justement). Ne s'agirait-il pas chez Verdi de dénoncer les critiques voilées, les attaques toujours indirectes éprouvées quand au moment de la composition de *La Traviata*, il entretient déjà une relation avec la chanteuse Giuseppina Strepponi ?

Mélo tragique

La Traviata (la dévoyée) brosse le portrait d'une courtisane, Violetta Valéry, à Paris sous le Second Empire qui ne croyant plus à l'amour, découvre contre toute attente, la passion grâce à sa rencontre avec Alfredo Germont, jeune homme ardent et passionné. Mais « la dévoyée », pécheresse méprisable ne peut vivre impunément un bonheur qu'elle ne mérite pas. Surtout si cette liaison entâche la respectabilité du jeune homme et de sa famille... La vision reste morale, respectueuse des convenances sociales et bourgeoises, propres au XIX^e siècle. Comme le ballet du *torrero* précédé par le fameux chœur des gitanes, *La Traviata* décrit aussi une mise à mort et Verdi met en branle une machine infernale qui aboutit à l'agonie de Violetta. La courtisane doit se sacrifier, apprendre le renoncement... et par ce geste ultime, pourra

gagner son salut. L'oeuvre est créée à Venise, en 1853. Outre le sacrifice obligée de l'héroïne, victime sur l'autel de la morale bourgeoise qu'incarne le redresseur de torts Germont père dans sa confrontation à la fois violente et inflexible au II, Verdi développe aussi en un contraste saisissant l'opposition des situations quand Violetta usée par sa vie dissolue, passant de riches protecteurs en mondains ostentatoires, découvre le pur amour, innocent, désintéressé, véritable ... : Alfredo. Suprême rencontre pour une femme qui a passé sa (courte) vie à monnayer ses charmes et vendre son corps... Malade, affaiblie et déjà condamnée physiquement, Violetta subit encore une condamnation morale et psychique sans issue : si elle aime vraiment le jeune Alfredo, elle doit renoncer à lui car il n'y a aucun avenir (social) pour les deux amants ... **Nouvelle production événement présentée par Angers Nantes Opéra, à partir du 26 mai 2013 à Nantes. Puis les 16 et 18 juin 2013 au Quai à Angers.**

La Traviata à

Angers Nantes Opéra

[Nantes, Théâtre Graslin](#)

**[Du 26 mai au 5 juin 2013 Angers, Le Quai](#)
[les 16 et 18 juin 2013](#)**

Direction musicale : Roberto Rizzi Brignoli

mise en scène : Emmanuelle Bastet

décors : Barbara de Limburg

costumes : Véronique Seymat

lumières : François ThouretAvec

Mirella Bunoaica, Violetta Valéry

Edgaras Montvidas, Alfredo Germont

Tassis Christoyannis, Giorgio Germont

Leah-Marian Jones, Flora Bervoix

Cécile Galois, Annina

Frédéric Caton, Docteur Grenvil

Christophe Berry, Gastone, vicomte de Letorières

Laurent Alvaro, Baron Douphol

Pierre Doyen, Marquis d'Obigny

Choeur d'Angers Nantes Opéra (Sandrine Abello, direction)

Orchestre National des Pays de la Loire

Nouvelle production Angers Nantes Opéra.